Document generated on 10/12/2024 4:16 a.m.

Ciné-Bulles

Au sommet de la déception
Pour vivre ici de Bernard Émond

Luc Laporte-Rainville

Volume 36, Number 2, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88079ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2018). Review of [Au sommet de la déception / *Pour vivre ici* de Bernard Émond]. *Ciné-Bulles*, *36*(2), 50–50.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pour vivre ici
de Bernard Émond

Au sommet de la déception

LUC LAPORTE-RAINVILLE

En 2015, dans son **Journal d'un vieil homme**, Bernard Émond présentait Nicolas, un universitaire d'âge mûr aux prises avec une maladie incurable. Cet homme plutôt bilieux dressait un portrait accablant du Québec contemporain. Immergée dans une sorte d'ilotisme, la population de la province était perçue, par l'intellectuel, comme la représentation d'une société en froid avec son passé. Cette coupure franche, aux allures de balafre, est encore bien visible dans **Pour vivre ici**, le nouveau film du cinéaste. Toutefois, les propos éristiques de l'auteur font désormais place à une quiétude, voire une cicatrisation complète de la plaie. On pourrait, certes, saluer cette éclaircie dans le monde austère du réalisateur. Malheureusement, l'éclat lumineux semble ici synonyme de maladresse, comme si ces deux éléments formaient, à eux seuls, une étrange gémellité.

Le récit avait pourtant du potentiel : Monique, une femme de Baie-Comeau, vient de perdre son mari, autrefois travailleur de l'aluminerie de la ville. Peu de temps après les funérailles, elle décide de se rendre à Montréal, afin de visiter son fils, sa fille et l'ancienne copine de son plus jeune enfant (décédé dans des circonstances inconnues). Ce voyage et un autre qu'elle effectuera à Sturgeon Falls seront pour elle l'occasion de réfléchir sur la vie tranquille et heureuse qu'elle menait jusqu'alors.

Ce parcours initiatique, présenté sous forme de bilan, était tout indiqué pour méditer sur des sujets tels que le bonheur, l'héritage familial et la brisure générationnelle. Mais Émond a choisi la facilité, concevant son film en une suite d'épisodes insipides dont la superficialité ne cesse de surprendre. Pis encore, la structure schématique qu'il a privilégiée ressemble à un panégyrique de la vision manichéenne. D'un côté, les deux enfants de Monique toujours vivants, d'indécrottables individualistes qui n'en ont que pour leur travail; de l'autre, la petite amie susnommée, intervenante au grand cœur qui œuvre auprès d'autistes. Bref, une dichotomie trop primaire pour être crédible, sachant que l'égoïsme et la bonté ne sont jamais indissociables et que la pureté n'existe pas. Émond, anthropologue de formation, l'aurait-il oublié?

Un autre aspect plutôt gênant du film est l'envahissante narration d'Angèle Coutu. Si ce procédé narratif était plus qu'idoine dans **Le Journal d'un vieil homme** (le récit reprenait, comme son titre l'indique, les écrits du personnage principal), il s'avère totalement superflu dans le présent film. Le segment où Monique marche aux alentours de l'aluminerie en est un bon exemple. Tandis qu'elle avance, la voix de Coutu se manifeste, spécifiant que la solitaire femme ressent l'absence de son mari comme une douleur physique. Sérieusement? Le cinéaste croit-il que le spectateur n'avait pas déjà compris cette souffrance, que la comédienne Élise Guilbault n'était pas assez douée pour transmettre une telle affliction par son regard mélancolique? Et cela est d'autant plus triste que Guilbault est la seule à élever le niveau dans ce festival d'inepties. La noblesse de son interprétation est le pulsar qui scintille dans la noirceur de ce film décevant. À cet égard, personne n'oubliera la déchirante scène du concert — sans doute l'unique moment de grâce du film.

Bref, il y a peu de choses à sauver de cette pénible expérience. Même la direction photo de Jean-Pierre Saint-Louis (qui a travaillé à quelques reprises avec Émond) n'impressionne guère — ses cadrages sont souvent plus télévisuels que cinématographiques. Et c'est sans compter le rythme déficient de l'ensemble, comme si le metteur en scène confondait lenteur étudiée et lourdeur affligeante. Espérons qu'il s'agit là d'une erreur de parcours, car l'impéritie dont fait preuve le cinéaste a de quoi inquiéter. CB

Québec / 2018 / 90 min

Réal. et scén. Bernard Émond **Image** Jean-Pierre Saint-Louis **Son** Marcel Chouinard, Martin Allard et Simon Gervais **Mont.** Annie Jean **Prod.** Bernadette Payeur **Int.** Élise Guilbault, Sophie Desmarais, Danny Gilmore, Amena Ahmad, Marie Bernier **Dist.** Les Films Séville